Bret Harte

L'Épave de Bois-Rouge

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Bret Harte (1836-1902)

IL PASSAIT DANS LE CAMP pour un être d'une nullité et d'une incapacité absolues. Du jour où il avait posé le pied dans Bois-Rouge, portant tout ce qu'il possédait d'effets noués dans un mouchoir bleu au bout du long manche de sa pelle, jusqu'à celui où il partait, emporté par une planche dans la terrible inondation de 1856, ses camarades n'avaient rien obtenu, rien attendu de lui. Dans ce groupe de mineurs énergiques aux grossières vertus, aux vices attrayants et faciles, il était, lui, également dépourvu des uns et des autres, et ses faiblesses, comme ses ridicules, n'étaient même pas assez saillantes pour l'élever au rang de souffre-douleur. Parmi les acteurs de Bois-Rouge, dans les sauvages et sombres drames qui se déroulaient trop souvent derrière le rideau vert des sapins, comparse muet, il ne jouait que les rôles passifs et effacés. Sans nom connu, le recensement l'avait passé sous silence ; sans argent, le collecteur des impôts l'ignorait ; sans individualité, les électeurs acharnés à la nomination d'un shérif grossissaient leurs listes en empruntant des noms aux pierres tumulaires du maigre cimetière, mais ne songeaient pas à briguer son vote. On lui refusait jusqu'à la dignité héraldique du sobriquet, et dans une communauté où chacun portait un pseudonyme parlant et où les interpellations de « Pierre Juron », « Jacques les Dés », « Jean Poker », « Henri Lâche le chien », s'échangeaient librement, il était toujours resté « Chose » ou « l'Autre ».

Plus tard, on se rappela, avec une sorte de superstitieux étonnement, qu'il avait éludé même la fugitive célébrité d'un accident, n'ayant jamais obtenu l'éphémère honneur d'un coup de feu destiné à un tiers, durant les rixes sanglantes et largement impartiales si fréquentes dans le camp de Bois-Rouge. L'inondation, qui l'avait enfin emmené, semblait avoir profité de son impuissance ; il avait laissé sa planche flotter à la dérive sans résistance et sans lutte, tandis que ses camarades avaient ou réussi à se sauver, ou péri dans leurs tentatives de fuite.

Cependant Élie Martin – car c'était là son véritable nom – n'était ni repoussant ni antipathique. Par nature, lâche, menteur, égoïste et paresseux, le hasard l'avait, malheureusement pour lui, jeté parmi les mineurs de Bois-Rouge, au moment où le courage, la générosité, la franchise et l'activité se trouvaient être les facteurs dominants de leur existence. Sa douceur servile, son humble soumission, ses demi-raffinements, son extérieur agréable ne comptèrent pour rien quand il fut avéré qu'il s'était dérobé lors d'une razzia d'Indiens sur le camp, et qu'il avait menti plus tard pour expliquer sa défection. On lui sut peu de gré de ses inoffensives qualités, lorsqu'on le vit abandonner honteusement un filon aurifère pour n'avoir point à le défendre contre un maraudeur brutal, et plus tard dissimuler sournoisement à ses camarades le succès d'une de ses explorations. Néanmoins, il n'avait éveillé ni haines ni ressentiment ; l'indifférence du camp ne se démentit jamais, et la catastrophe finale qui l'en avait violemment arraché, n'était, à tout prendre, que la conséquence naturelle de l'inertie avec laquelle il s'abandonnait aux événements quels qu'ils fussent.

Telle était la réputation et tels étaient les antécédents de l'homme qui, le 15 mars 1856, voguait seul, à la dérive, sur un des bras tributaires du Minyo. Un printemps fatalement doux avait rapidement fondu les neiges de la chaîne du Wasatch et lâché des masses d'eau dans la rivière qui en baignait la base. Un jour vint où le fleuve, démesurément gonflé, déborda et se rua dans l'étroite vallée où se trouvait Bois-Rouge. Pendant vingt-quatre heures, les flots roulèrent irrésistibles sur l'emplacement du camp, et lorsqu'ils se retirèrent, la colonie avait disparu.

Les débris informes en étaient semés au loin dans la campagne, accrochés ça et là aux branches tombantes des aunes et des saules pleureurs, jetés au fond des mares stagnantes, embourbés dans les prairies submergées, et l'épave à laquelle Élie Martin se cramponnait instinctivement suivait toujours le cours tortueux de ramifications nouvelles et flottait au hasard à quinze lieues de l'endroit du sinistre.

Si l'homme avait eu la volonté ou l'énergie de se jeter à la nage pour gagner le bord, il se serait infailliblement noyé. S'il avait été adroit et hardi, il aurait sauté au passage sur quelque tronc déraciné amarré par sa ramure aux anfractuosités de la rive, mais ne possédant ni vaillance ni audace, il était resté sur la planche qui lui servait de radeau, abîmé dans une impassibilité morne qui était à la fois la paralysie de l'épouvante et la résignation stupide d'un habituel découragement. Enfin un nouveau courant le saisit, le poussa vers la berge et l'échoua brusquement sur des terrains incultes et déserts.

La première sensation précise qu'il ressentit fut celle de la faim ; il n'éprouvait ni joie ni reconnaissance d'avoir échappé à la mort. Aussitôt que ses membres raidis eurent retrouvé un peu de souplesse, il se traîna dans les roseaux en quête d'une nourriture quelconque. Il ignorait absolument dans quels parages il avait abordé, il n'apercevait autour de lui aucune trace d'habitation ou d'êtres humains. Hébété par la peur, il n'avait point songé à remarquer dans quelle direction le flot l'emportait, et en eût-il le désir, l'absence de cet instinct topographique si commun parmi les mineurs et les chasseurs l'aurait laissé tout aussi dévoyé. Lentement, presque à son insu, ses yeux vagues tombèrent sur la branche d'un arbre creux au bout de laquelle un écureuil grugeait une noix ; brutalement il se jeta de ce côté ; la petite bête prit la fuite. Un enchaînement obscur d'idées dans son cerveau vide et troublé lui fit machinalement fouiller le tronc de l'arbre, où devait se trouver le garde-manger de l'écureuil. Il y vit en effet quelques noisettes moisies qu'il dévora, et cet acte purement animal lui communiqua une force et une sagacité non moins animales à l'aide desquelles il se mit en marche à travers le taillis, avec l'allure incertaine et gauche d'un gros quadrumane. Par instants il ralentissait le pas pour jeter de craintifs regards dans les éclaircies s'ouvrant çà et là sur les marécages. Sa vue, son ouïe, son odorat avaient pris tout à coup une acuité extraordinaire ; averti par ce dernier organe, Élie Martin s'arrêta brusquement. Il venait de percevoir les émanations du poisson salé et ce parfum âcre non seulement irritait sa faim, mais prenait en ce lieu une signification sinistre. Il trahissait la proximité des Indiens ! C'était le péril, la torture, la mort !

Élie restait immobile, profondément troublé, s'efforçant de reprendre possession de lui-même. Il savait comment Bois-Rouge s'était inutilement et brutalement aliéné les tribus indiennes du voisinage, et que la colonie n'avait réussi à se maintenir qu'à force de courage et d'audace et grâce à son adresse miraculeuse au tir. Les infaillibles carabines des mineurs s'étaient exercées avec trop de bonheur sur des indigènes isolés, pour ne pas susciter dans leurs tribus une haine implacable, haine qui se traduisait par d'épouvantables représailles. Élie savait qu'une nuit le cheval de Jacques Fraines était rentré lentement dans le camp, portant, lugubre fantôme, le cadavre écorché de son maître, droit dans les arçons, maintenu par une croix de bois fixée à l'arrière de la selle. Il se souvenait qu'un matin le corps de Pierre

Rion avait été trouvé par ses amis, échoué sur la barre du fleuve, le ventre ouvert, bourré de gravier et de sable. Pour être condamné et supplicié, il suffisait de venir de Bois-Rouge ; celui qui tombait sans défense aux mains des Indiens vengeurs n'en sortait pas vivant.

Élie se rappelait tout cela et cependant ses terreurs s'émoussaient dans son éternelle apathie et sa faim grandissante parlait plus haut que la peur. Il n'ignorait point qu'aux parois des huttes basses – ou wigwams – des aborigènes, pendent sans cesse de longues lanières de saumon séché, et toute son intelligence se concentrait sur la possibilité d'obtenir cette proie appétissante. Il avançait toujours ; aucun vestige de vie ou d'habitation ne s'était jusqu'ici offert à sa vue, mais lorsqu'il eut marché quelque temps encore avec la confiance irraisonnée de la brute qui s'abandonne à une sécurité fugitive, il atteignit la lisière du taillis et se trouva presque en face d'un monticule bas et long qu'il reconnut bientôt être artificiellement construit de boue et d'écorce, sur la berge même de la rivière. Un orifice étroit, semblable à l'entrée d'une hutte d'Esquimaux, s'ouvrait du côté de l'eau. Martin comprit que c'était là une « étuve » ou « voûte chaude », construction commune à presque toutes les tribus indiennes de la Californie, moitié temple et moitié établissement hygiénique, reproduisant sous une forme rude et primitive l'idée septentrionale du bain russe. À certaines heures, les guerriers se réunissent dans ce four surchauffé par un foyer ardent, y séjournent jusqu'au moment où la suffocation devient imminente, puis se jettent ruisselants de sueur dans l'eau glaciale du fleuve. La chaleur et la fumée servent en outre à la dessiccation du poisson suspendu sous la voûte, et l'ouverture pratiquée dans le toit avait en même temps laissé passer la pénétrante odeur reconnue par Martin. Il se souvint que les baigneurs ne visitaient l'étuve qu'au point du jour et, calculant qu'elle devait être déserte, il se décida, fouetté par la faim, à s'en approcher.

Il vit alors que la bande étroite de terrain entre la voûte et la rivière se trouvait encombrée par de grossiers tréteaux pareils à ceux sur lesquels certaines tribus exposent leurs morts, mais cette fois l'échafaudage ne portait que des jambières de peaux, une couverture frangée et une coiffure de plumes. Sans s'attarder sur cet espace dangereusement exposé, Martin tomba sur ses genoux, et rapidement, à quatre pattes, se faufila dans l'intérieur de l'étuve.

Son premier soin fut d'assouvir sa faim, le second de dégourdir ses membres glacés aux feux expirants des brasiers. Son regard morne vint à tomber sur ses habits en haillons et ses pieds nus, et vaguement sa pensée se reporta sur les mocassins de l'Indien mort. S'il parvenait à se revêtir de la dépouille du guerrier, il se soustrairait plus facilement dans ce déguisement à l'attention du reste de la tribu, et parviendrait peut-être à se dérober à leurs flèches. Cette possibilité le ramena vers les tréteaux et s'étant affublé à la hâte des guêtres, de la couverture et du couvre-chef emplumé, Élie lança sa propre défroque dans le fleuve. Moins craintif et plus prévoyant, il se serait hâté, cette échange accompli, de regagner le taillis emportant une provision de poisson, pour y attendre, caché, une occasion de fuite et reconnaître les lieux. Mais il était déjà retombé dans sa molle inertie et s'abandonnant une seconde fois à la lâche incurie d'une sécurité provisoire, se glissant dans l'étuve, il se pelotonna voluptueusement dans les cendres tièdes, tantôt résolu à dormir jusqu'au lever de la lune, tantôt décidé à veiller. Au milieu de ses hésitations, il s'abattit dans un sommeil de plomb.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le soleil du matin dardait horizontalement ses rayons par l'ouverture de l'étuve dont il fouillait les recoins avec des lances de flamme.

Élie avait dormi dix heures ! Épouvanté, il se dressa sur les genoux pour écouter. Au dehors le silence était complet. Tremblant encore, il rampa vers la sortie. L'air vif du matin qui lui fouettait le visage, lui rendit quelque énergie, et par un brusque mouvement il se jeta dehors et se mit debout. Aussitôt une clameur sauvage qui semblait sortir de terre, à ses pieds, l'assourdit. Secoué par une inexprimable angoisse, le malheureux jetait autour de lui des regards éperdus. Il se vit alors le centre d'une série de cercles concentriques formés par des Indiens accroupis dans les roseaux avoisinant l'étuve, et dont les têtes, seules visibles, l'enserraient d'une fauve et vivante barrière. Chaque issue se trouvait étroitement gardée, et cette certitude sans doute rendait l'attitude des sauvages moins menaçante que passive. Leurs faces impassibles, au type accentué et légèrement juif, n'exprimaient qu'une attention calme et stoïque. Chose étrange, leur impassibilité semblait se refléter dans les traits d'Élie Martin pétrifiés dans l'immobilité du désespoir. Pour conjurer le sort qui l'attendait, son esprit ne lui suggérait que la pensée d'expliquer par n'importe quel prétexte sa présence dans ce lieu fatal. Au fond de sa mémoire bouleversée il retrouva quelques simples locutions indiennes, et d'un geste automatique désignant alternativement sa personne et le fleuve, il balbutia entre ses lèvres pâles : « Je viens de la rivière. »

Un hurlement rauque et guttural sortit en chœur de la gorge de ses geôliers. Les plus rapprochés se balancèrent lentement en inclinant leurs fronts empanachés devant leur prisonnier. Un des guerriers, vieillard hâve et décharné, se dressa lentement et levant le bras dit solennellement : « Le voilà ! »

*

Élie était sauvé. Plus que cela : il venait de naître à une vie nouvelle. Par signes, par gestes, avec des paroles entrecoupées, les Indiens lui firent comprendre qu'après la mort de leur Grand Chef, leurs médecins sorciers avaient prédit la venue de son successeur, annonçant qu'il apparaîtrait inopinément au milieu d'eux amené dans l'ombre et le silence par la rivière, revêtu des insignes du défunt. La coïncidence fortuite entre les conditions de la prophétie et l'arrivée de Martin n'eussent peut-être point suffi à convaincre la tribu de sa miraculeuse identité, si ses défaillances morales n'avaient pas confirmé les Indiens dans leur crédulité. Leur confiance ne s'appuyait pas seulement sur sa présence dans l'étuve, sur son costume, son apparente impassibilité, mais encore sur sa dissemblance évidente avec les blancs que l'expérience et la tradition leur avaient fait connaître, hommes de sang et de feu, race malfaisante et maudite. Sa voix hésitante et douce, sa volonté molle, son incapacité, son manque d'initiative, sa surprenante sobriété, l'absence d'armes étranges aux explosions meurtrières, tout conspirait pour faire d'Élie, à leurs yeux, une créature à part, une exception divine. Et puis, il faut bien l'avouer, au mépris des admirables théories répandues par le romancier, le législateur et le conquérant qui font de la terrorisation le plus puissant agent de civilisation sur le barbare, les faits ont victorieusement démontré le contraire. Les prouesses des blancs, leur arsenal de fer et de feu ne sont plus considérés comme une preuve irrécusable de la supériorité de leur race et de la sainteté de leur origine.

Élie ne tarda donc point à s'apercevoir que lorsqu'un chasseur indien tombait foudroyé dans la plaine déserte, les survivants n'accusaient pas de cet attentat un dieu vengeur, mais la balle sortie de la carabine de Jean du Kansas ; le spectacle de Guillaume l'Orageux entrant dans un village indigène, monté sur une mule, affolé par l'ivresse et brandissant un revolver de chaque main ne leur apparaissait plus comme une manifestation surnaturelle, et les impressionnait moins que le délire factice de leurs mèges. Ils se révoltaient contre le joug moral de rédempteurs implacables qui ne se départissaient de leur sanglante tyrannie que pour conclure, d'après marchés, en écoulant leur farine moisie et leurs minces couvertures contre le poisson et les fourrures de la race aborigène. Les Indiens en étaient venus à considérer cette irruption de la civilisation chrétienne avec le stoïcisme indifférent dont ils acceptaient la famine, les épidémies, les inondations périodiques et inévitables, convaincus que la Puissance souverainement impartiale et détachée qui souffrait les unes et les autres leur laissait la liberté de se venger de leurs souffrances sur ses émissaires et ses instruments.

Un penseur eût peut-être tracé un parallèle entre ces dogmes et ceux de la chrétienté, bien que l'application en fût différente, mais Élie Martin n'avait ni l'imagination du théologien ni le coup d'œil de l'homme politique ; il ne comprenait pas comment lui, méprisé, bafoué par des hommes à moitié sauvages, se trouvait tout à coup respecté, adoré, par une tribu complètement barbare. Un revirement aussi brusque eût fait tourner une tête plus solide que celle d'Élie. Il tremblait que cet excès d'honneur ne cachât quelque sombre piège ; il se voyait exhaussé sur un piédestal, couronné de fleurs comme la victime antique, à ce seul effet de rendre plus éclatant le martyre qu'on lui destinait ; il se disait aussi que, lorsque l'innocent stratagème par lequel il avait expliqué sa présence serait découvert, la haine de ses geôliers s'en augmenterait. Puis il vint un jour où, soit faiblesse, soit contentement matériel de l'immunité présente, il accepta inconsciemment la situation qui lui avait été faite. Heureusement pour lui, cette situation était purement passive. Son prédécesseur, le dernier titulaire de l'emploi de Grand Chef des Minyos, n'avait été qu'une idole en chair et en os, un vieillard décrépit dont l'âge et la maladie avaient éteint les facultés ; son corps, dont l'intelligence était bannie, présidait aux conseils des guerriers qui lui exposaient leurs décisions comme ils auraient déposé des offrandes sur un autel. Tous les actes matériels, les expéditions, les travaux, les trophées, passaient devant ses yeux mornes et vides, et son assentiment était censé donné à toutes les entreprises de la tribu. Il en fut de même pour Élie.

Le second jour de son avènement, deux guerriers lui présentèrent une chevelure ensanglantée. Il pâlit, frémit et détourna la tête, puis, se rappelant le danger de sa défaillance, il devint plus livide encore. Les guerriers le regardaient d'un œil scrutateur et avide, en laissant échapper de sourds grondements. Exprimaient-ils la surprise, la révolte ou l'approbation ? Martin l'ignorait, mais, à son immense soulagement, le hideux trophée fut enlevé et ne reparut pas.

Cependant, peu de temps après, un incident plus grave se produisit. Deux captifs, des blancs, liés de cordes, furent amenés devant lui, pour être conduits au bûcher qui les attendait à quelques pas plus loin ; une foule bruyante de femmes jeunes et vieilles et d'enfants suivait les victimes. Le malheureux Élie reconnut dans les prisonniers des colporteurs venant d'une colonie éloignée, qui avaient plusieurs fois visité le camp de Bois-Rouge. Un frisson d'angoisse, de honte, de remords, le secoua des pieds à la tête et fit trembler les hautes plumes de sa coiffure. Sous la couche de peinture dont il était couvert, son visage se décomposa. Intervenir pour disputer les infortunés au supplice c'était se livrer lui-même à la mort sans les sauver ; autoriser par sa présence cette horrible torture infligée à des compatriotes, dépassait la mesure de son lâche égoïsme. Hors de lui, sachant à peine ce qu'il faisait, tandis que l'horrible cortège se déroulait devant lui, il se retourna brusquement et se voila la face de sa couverture. Un morne silence tomba sur la foule ; évidemment les Indiens ne s'étaient point attendus à cette protestation de leur chef. Ils demeuraient incertains et hésitants lorsqu'une toute jeune fille, fière d'avoir été la veille désignée par le sort pour être la fiancée du nouvel élu, impatiente peut-être de voir commencer le spectacle, se glissa audacieusement près d'Élie, lui toucha le bras, et se tint debout devant lui. Il leva la tête, la reconnut et fixa sur elle des yeux égarés. Trop faible pour se mesurer avec les véritables auteurs de l'attentat, sa rage impuissante se déchaîna contre l'Indienne ; il la couvrit d'un long regard chargé de haine et d'horreur. Elle recula épouvantée et rejoignit ses compagnes en courant. Après une discussion violente et rapide, la bande entière de femmes, de jeunes filles et d'enfants se dispersa en poussant des cris aigus, et rentra dans ses wigwams.

« Eh bien, camarade, dit tranquillement en anglais l'un des prisonniers, n'avais-je pas raison ? Ces brutes n'avaient pas réellement l'intention de nous brûler vifs. C'était une frime. Les Minyos, voyez-vous, diffèrent des autres tribus, ils ne tuent qu'à leur corps défendant.

— Ce n'est pas cela, répondit le second colporteur fort excité. C'est le chef, ce grand diable, la tête fourrée dans sa couverture, qui a mis le holà. N'avez-vous pas remarqué comme il a envoyé promener ces drôles ? Ils ont filé sur un seul signe de lui. C'est un fier homme. Voyez donc quel dignité !

— Ça, je vous l'accorde, il ne se mouche pas du pied, reprit le premier en jetant un regard plein d'admiration sur Élie, toujours encapuchonné dans les plis de son manteau. Le diable m'emporte ! c'est le bois dont on fait les rois, ou je ne m'y connais pas. »

Ces paroles, ce naïf éloge, produisirent sur le pseudo-chef un effet foudroyant. Une révolution s'opéra dans son esprit, il se sentit bouleversé par des émotions que tout à l'heure il ne soupçonnait même pas. Surpris d'abord par la révélation du caractère pacifique de la tribu dont le gouvernement lui avait été imposé, cette rassurante certitude ne comptait plus pour rien devant l'éblouissement que lui causait l'hommage spontané des colporteurs. Comment, lui, Élie Martin, le rebut du camp de Bois-Rouge, lui, conspué, repoussé de tous, il venait de s'entendre qualifié de roi, de maître souverain, et obéi par ceux mêmes qui le méprisaient naguère ! Et pour cela qu'avait-il fait ? Rien. Halte-là !

Était-il bien prouvé qu'il n'avait réellement rien fait ? N'avait-il pas, à son insu peut-être, les qualités que ces blancs honoraient en lui ? L'ivresse de louanges inaccoutumées troublait son intelligence et, réagissant sur son égoïsme et sa faiblesse, l'exalta un instant au niveau de sa réputation nouvelle, comme jadis il s'effondrait sous le blâme soulevé par son infériorité. Le courage n'est souvent que le souvenir de la victoire. Dans la fièvre de son premier succès, Élie oubliait à la fois qu'il ne l'avait pas remporté, et le péril qu'il aurait couru s'il l'avait tenté. Ces quelques mots d'éloge, échappés à ses prisonniers, étaient tombés sur ses épaules frémissantes et courbées comme la lame d'acier dont l'attouchement fait un chevalier ; leur contact régénérateur l'avait en quelque sorte ennobli. Bien qu'il retint encore sur son visage le pan de sa couverture, il s'était redressé et semblait grandi.

Cependant les guerriers restaient toujours irrésolus à quelque distance des Américains, faisant face à Élie qui tournait le dos aux captifs. Tout à coup il leva sur ses Indiens des yeux étincelants et, d'un mouvement rapide de ses mains jetées en avant, fit le simulacre de rompre les liens. Son geste, comme celui des personnes habituellement timides et réservées, fut exagéré, fantasque et théâtral, mais par cela même il eut une autorité plus grande qu'un ordre qui l'aurait peut-être trahi vis-à-vis des colporteurs. Presque aussitôt ceux-ci virent tomber les lanières qui enchaînaient leurs membres et, sur un second mouvement impérieux d'Élie, ils s'éloignèrent rapidement sans être poursuivis. Lorsque Martin se hasarda enfin à jeter un regard furtif autour de lui, geôliers et captifs avaient disparu en sens inverse ; il restait seul et triomphant !

Dès lors, Élie Martin fut un autre homme. Ce soir-là il s'endormit dans un rêve enivrant de pouvoir ; le lendemain matin il se leva plein de volonté, de courage et d'audace. Il lisait sa métamorphose dans les yeux de ses guerriers, à travers de passagères lueurs d'étonnement et de doute. Il comprit que, malgré leurs mœurs et leurs instincts pacifiques, ils avaient voulu s'assurer de ses penchants et de ses intentions afin de s'y mieux conformer, et que dans ce but ils lui avaient offert tour à tour la chevelure fraîchement scalpée, et la vie des deux Américains. Cette preuve de leur lâcheté lui fit oublier la sienne. La plupart des héros ne le sont que par comparaison avec ceux qui n'ont rien d'héroïque, et Élie en vint insensiblement à chercher le moyen de rendre sa tribu plus forte pour l'offensive et la défensive. En y réussissant il devenait lui-même plus vaillant et plus fort.

Les colporteurs libérés par lui n'avaient pas manqué, pour colorer leurs aventures, de parler en termes exagérés de l'audace et de l'autorité de leur sauveur, si bien qu'insensiblement, dans toutes les colonies de la frontière, le bruit se répandit que les Minyos habitant un vaste territoire touchant à l'océan Pacifique, tribu jusqu'alors inoffensive et paisible, avaient pris un développement subit sous le règne d'un chef mystérieux et formidable, dont la volonté seule empêchait cette nation puissante de guerroyer et d'étendre ses conquêtes. Bientôt

après, le gouvernement américain, poursuivant sa politique inconséquente, moitié paternelle et moitié agressive, envoya un agent traiter avec les Minyos. Élie, dont la nature souple et molle s'était toujours facilement adaptée à tout milieu nouveau, jouait au naturel le rôle du chef qu'il représentait. Le visage méconnaissable sous un bariolage d'ocre et de vermillon, il reçut l'agent avec une gravité impassible et muette. Le conseil se tint par signes.

Sitting Bear en 1908. Photo : Edward Curtis.

Jamais un traité ne fut discuté avec une connaissance si parfaite des blancs par les Indiens, une ignorance si profonde des Indiens par les blancs, jamais les ratifications n'avaient été si favorables aux indigènes. Ceux-ci ne se dépossédèrent point de leurs terres arables, et les portions qu'ils en vendirent leur furent payées, non pas en vieilles couvertures, en fusils hors d'usage, en poudre mouillée ou en farine moisie, mais en beaux dollars comptant. Dès lors, ils purent entreprendre le commerce avec les marchands des colonies adjacentes et obtenir de meilleures denrées à meilleur prix, refusant net les verroteries, les bibles et le whisky. De leur côté ces marchands, dans l'intérêt de leurs affaires, veillèrent à la sûreté de leurs nouveaux commanditaires, les préservèrent des embuscades et les protégèrent contre les terribles carabines des mineurs et des chasseurs.

Élie ayant acheté quelques instruments agricoles, les Minyos cultivèrent tranquillement leurs champs ; la pêche du saumon, la salaison, la vente du poisson fumé devinrent une branche importante d'industrie ; la tribu se vit riche et prospère. Un village central remplaça les campements nomades ; à l'intérieur, les cabanes offraient une amélioration sensible sur les anciens wigwams ; les lanières de poisson étaient reléguées dans des constructions spéciales, et l'étuve, rendue à son véritable usage, ne servait plus qu'aux ablutions des guerriers. Le sage et tout-puissant Élie, loin de chercher à modifier leur religion, s'efforçait de la maintenir dans son intégrité.

Ces changements et ces progrès, dus à l'influence d'un seul homme, ne prouvaient pas nécessairement qu'il fût un homme supérieur. Les résultats obtenus venaient de ce qu'Élie avait, à son insu, pénétré du respect de ses vertus négatives, une communauté aux affinités analogues, constituée pour les recevoir. Reconnaissant mutuellement les uns chez les autres des qualités communes dont les événements leur révélaient la valeur inattendue, ils se trouvaient individuellement fortifiés et enorgueillis ; du succès naissait la confiance.

Le Visage-Voilé, surnom donné par la tribu à Martin après l'épisode des colporteurs, n'était pas au fond un autocrate plus absolu que maint souverain constitutionnel.

*

Deux années d'une prospérité tranquille s'écoulèrent. Élie Martin rejeté par la société, hors la loi, sans liens ni parenté dans le monde civilisé, oublié de ses compatriotes, devenu puissant, riche, craint et respecté, fut pris de nostalgie.

Vers la fin d'une chaude journée d'été, le Grand Chef des Mynios était assis au seuil de sa tente d'où il dominait d'un côté l'étincelante étendue du Pacifique, de l'autre les champs cultivés descendant en pente douce jusqu'au fleuve, qui, traversant les marais salants, les rudes herbages de la plage, les dunes de sable, l'estuaire écumeux, allait se perdre dans la mer.

Élie avait choisi ce promontoire élevé, la seule éminence du territoire, pour y dresser sa tente dans le double but de s'isoler du reste du village couché au pied du tertre, et de profiter de la vue qu'il obtenait ainsi sur ses domaines.

Cependant ses yeux lassés et tristes se fixaient plus souvent sur la mer, comme s'il y devinait des chances de fuite que ne lui offraient ni la plaine ni la chaîne lointaine des montagnes, si étroitement liées au souvenir de son secret passé et de son existence au camp de Bois-Rouge. Dans ses rêves indécis de fuite pour se soustraire à une position devenue intolérable, il n'entrait aucun désir de retourner vers ses anciens camarades, même pour leur apprendre ses succès ; il lui restait une méfiance confuse, le doute de pouvoir lutter avec les conditions d'autrefois. Son indolence naturelle l'avait repris, il se tournait involontairement vers la solution la moins pratique ; sa nostalgie était vague comme les plans qu'il formait pour s'y soustraire. Il ne savait pas trop ce qu'il regrettait ; c'était peut-être quelque existence qu'il n'avait jamais menée, des plaisirs auxquels son incapacité et sa misère l'avaient empêché de goûter.

Cent fois déjà, Élie était resté ainsi devant la mer, consultant ces problématiques possibilités, le dos tourné aux certitudes pratiques de la montagne. Il se laissait engourdir par le son monotone des brisants battant la plage, par le cri espacé des courlis et des pluviers ; des haleines assoupissantes imprégnées des senteurs d'herbes marines et de la chaleur des sables glissaient sur ses paupières alourdies, et pour la centième fois il s'endormit profondément. Aux poteaux de sa tente les banderoles de draps aux vives couleurs, insignes de son rang, flottaient mollement et finirent par s'immobiliser comme lui ; l'ombre des lauriers, jetant ses dentelles sur le sol, ne variait plus leurs délicates arabesques ; rien ne remuait, à l'exception des yeux noirs, ronds et vifs de Wachita, l'épouse-enfant du Visage-Voilé, la même petite Indienne qui jadis avait osé braver Élie au moment du supplice préparé pour les colporteurs. Elle était accroupie à ses côtés, armée d'une branche de saule dont elle repoussait les guêpes, les moucherons et les attaques d'un gros bourdon poursuivant le dormeur de ses sourdes homélies. Heureuse, muette, inoccupée, ne demandant pas à son maître des confidences que les mœurs de sa race n'autorisaient jamais, elle fixait sur lui par instants le regard touchant et interrogateur d'un chien dévoué. Malheureusement pour Élie, la vigilance machinale de l'enfant ne suffit pas à le garantir contre une invasion plus menaçante que celle des insectes.

Il s'était réveillé en sursaut, et ses yeux tombèrent sur l'Indienne avec la vague incertitude du sommeil fuyant. Wachita tendit timidement le bras vers le village.

« Le messager du père des Blancs est arrivé avec ses chariots et ses courriers, dit-elle. Il a demandé à voir le Grand Chef des Minyos, mais je n'ai pas voulu qu'on dérangeât mon seigneur. »

Élie fronça le sourcil. Dépouillé de ses métaphores, le discours de Wachita signifiait que le nouvel agent américain venait faire sa tournée annuelle et, comme ses prédécesseurs, était curieux de voir de près le célèbre chef de la tribu.

« Bon, fit-il. Le Lapin-Blanc (son lieutenant) recevra le messager et fera l'échange des présents. Il suffit.

— Mais, reprit la jeune Indienne en hésitant, le messager a amené ses femmes *wangee* (blanches). Elles aussi ont le désir de regarder la face de Visage-Voilé. Elles ont prié Wachita de les conduire près du lieu où se tient mon seigneur, car elles voudraient le voir sans qu'il le sût. »

Élie jeta sur l'Indienne un regard morose empreint de la demi-surprise que lui causaient toujours ses façons et son langage, et lui dit froidement : « Alors que Wachita retourne sur-le-champ auprès de ses compagnes et qu'elles se retirent toutes dans leurs cases, jusqu'au départ des étrangers *wangee*. J'ai dit.

Va-t'en ! »

Accoutumée à ces brusques congés, la petite Indienne se retira docilement sans ajouter un seul mot.

Élie, qui s'était levé, demeura quelques instants adossé au poteau de sa tente, les yeux distraitement fixés sur l'horizon assombri de la mer. Les insectes bourdonnaient confusément à ses oreilles, le roulement lointain des brisants lui parvenait régulièrement, mais tout à coup, plus distincte et plus rapprochée, il entendit une voix de femme qui disait en anglais :

« Mais c'est qu'il n'a pas l'air féroce du tout ! Je le trouve vraiment beau.

— Chut, prends garde ! murmura une seconde voix basse et craintive.

— Bah ! s'il entendait, il ne comprendrait pas. »

Et les deux voix se confondirent dans un rire étouffé.

L'impassibilité naturelle d'Élie et son calme acquis le servirent mieux que la présence d'esprit dans cette circonstance. Il ne bougea pas, bien que le sang afflua violemment à ses joues. Les accents de celle qui avait parlé la première lui causaient une étrange et pénétrante sensation de surprise et d'attente ; ces quelques mots naïfs et presque railleurs l'avaient empli tout à coup de pressentiments à la fois troublants et doux ; il restait immobile, mais il sentait que ses aspirations confuses, ses vagues espérances venaient de prendre mystérieusement un corps et une réalité jusqu'alors ignorés.

Cependant les chuchotements avaient cessé. Le bourdon reprenait sa note dominante. Élie tressaillit. Cette femme inconnue était-elle partie ? Ne la reverrait-il jamais ? Tandis qu'il restait là inerte et stupide, elle s'en était allée tranquillement, sa curiosité satisfaite. Cédant à un élan spontané, il se précipita vers l'endroit d'où les voix étaient parties. À dix pas devant lui les buissons ondoyèrent, le bois craqua, les feuilles s'agitèrent comme au passage d'un être invisible, tandis qu'au même instant, presque à ses pieds, s'élevait une exclamation tout ensemble effarée et rieuse, et les branches d'un *mazanito*, échappant à des mains tremblantes, vinrent le fouetter en pleine poitrine.

Écartant vivement le rideau de verdure, il se baissa. Ce brusque mouvement amena son visage incliné presque au niveau des joues roses et des boucles envolées d'une toute jeune femme, dont les yeux humides et brillants semblaient boire son regard, et dont l'haleine parfumée, glissant sur des dents blanches entre des lèvres entrouvertes, se mêlait à la respiration haletante d'Élie.

Elle s'était laissée tomber sur ses genoux lorsque sa compagne avait pris la fuite espérant passer inaperçue, mais le chef des Minyos avait marché si droit sur elle qu'elle n'avait pu retenir le cri qui l'avait trahie. Néanmoins elle ne paraissait point sérieusement effrayée.

« Ce n'est qu'une plaisanterie, monsieur », dit-elle tranquillement, s'appuyant au bras d'Élie pour se relever. « Je suis madame Doll, la femme de l'agent du gouvernement. On m'avait dit que vous ne permettiez à personne de vous regarder, et j'étais décidée, moi, à vous voir. Voilà tout. » Elle s'arrêta, passa la main sur ses boucles rebelles, secoua sa jupe pour la dégager des ronces et des épines, et reprit : « Je ne vous ai pas fait peur, je pense, il n'y a donc pas grand mal. Adieu. »

La jeune femme fit un pas en arrière, mais l'arbuste élastique qui lui servait d'appui la rejeta légèrement en avant et, pour la seconde fois, Élie aspira le parfum de sa chevelure ; il voyait distinctement les petites taches rousses qui estompaient sa lèvre supérieure et faisaient ressortir l'arc humide et rouge de sa bouche ; le souvenir d'une fraîche compagne de son enfance vagabonde passa comme un éclair dans sa pensée, une griserie de folle témérité née de ses douleurs, de son exil, excitée par la conscience de son pouvoir absolu autant que par la beauté de la jeune femme, montait à son cerveau. Il la saisit brusquement, l'attira contre sa poitrine et lui écrasa les lèvres d'un baiser brûlant, puis il ouvrit les bras, recula et s'enfonça dans le taillis avec un rire strident et sauvage.

Madame Doll resta seule étourdie et muette. Au bout d'un instant, elle leva machinalement la main et d'un geste rapide essuya plusieurs fois sa bouche meurtrie, que le baiser avait marquée, comme un stigmate sanglant, d'une large tache d'ocre. Sa physionomie, devenue grave, n'exprimait cependant pas la terreur et ce n'était pas uniquement l'indignation qui avait assombri son regard. Tout à coup, une lueur d'intelligence passa sur ses traits, elle laissa retomber sa main et dit avec décision : « Ce n'est pas un Indien, j'en suis sûre. »

Tandis qu'elle reprenait en courant le sentier descendant au village, les branches d'un arbre, dans lequel Wachita s'était réfugiée, livrèrent passage à son naïf et placide visage. Les grands yeux sereins et vaguement étonnés de l'Indienne suivirent la femme *wangee* jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'épaisseur du feuillage.

*

Quatre semaines s'écoulèrent, apportant à Élie plus de sensations nouvelles que ne lui en avaient procuré les deux années de son règne. Durant les premiers jours qui suivirent sa rencontre avec madame Doll, il fut en proie à des accès de lâche terreur mêlés à des élans désespérés de révolte. La connaissance qu'il avait de la chevalerie féroce de la frontière, et des prompts châtiments infligés par les maris et les frères à d'audacieuses tentatives, lui inspirait tour à tour une peur abjecte et une témérité folle. Tantôt il voulait s'évader à tout prix, dût-il se confier à la mer dans un mince canot d'écorce, tantôt il songeait à précipiter un conflit inévitable, en excitant ses Indiens contre l'agence américaine ; puis, à mesure que les jours s'écoulaient sans amener l'incident qu'il redoutait, Élie se rassurait, et son âme s'ouvrait à d'indicibles joies. Il évoquait l'image de la jeune femme agenouillée dans les buissons, il croyait respirer le parfum suave de son haleine, et l'ivresse du baiser volé le possédait tout entier. Cette Américaine, gardant les fraîcheurs et les naïvetés de la jeune fille, lui apparaissait comme une créature exquise et surnaturelle, il la grandissait de toutes les humiliations qu'il avait essuyées, des amertumes de ses années de morne exil. Il oubliait sa vague nostalgie dans une passion non moins vague, non moins stérile ; il se redisait les mots naïfs échappés à madame Doll : « Il est vraiment beau », et leur demandait l'explication du silence indulgent qu'elle continuait à garder sur l'aventure du taillis. Si elle n'en avait point parlé à son mari, c'est qu'elle lui permettait d'espérer... quoi ? Il n'aurait su le dire.

Cependant un après-midi, Wachita lui remit une lettre cachetée. Il eut l'intuition du contenu et se sentit rougir, embarrassé devant celle qu'on lui avait imposé pour femme ; mais, l'instant d'après, il acceptait brutalement la soumission humble et silencieuse de l'enfant, comme un assentiment tacite à la situation qu'il s'était créé, se considérant dégagé vis-à-vis d'elle de tout remords et de tout devoir. Il lut en frémissant ce qui suit :

> « Vos inqualifiables procédés de l'autre jour autorisent ma démarche. Je suis persuadée que vous savez l'anglais aussi bien que moi. S'il vous plaît de vous expliquer sur ce point, ainsi que sur votre conduite, venez me retrouver au même endroit. Je vous y attends avec mon amie, – mais elle s'écartera et n'entendra rien. »

Ce billet, qu'une pensionnaire eût écrit, parut à Élie le mystérieux appel d'une reine. La réserve, la prudence, la ruse, qui avaient été la force de sa faible nature, l'abandonnèrent noyées dans le délire de sa passion. Il se précipita au rendez-vous avec l'impétuosité et la candeur d'un premier amour, et se livra tout entier comme un enfant. Complètement subjugué par la sirène qu'il adorait, elle n'eut à se défendre contre aucune audace, et si quelque autre sentiment se mêlait à la première curiosité de la jeune femme, il lui fut aisé de n'en rien laisser soupçonner.

Élie lui abandonna son secret. Il lui dit tout, ne demandant rien en échange, pas même le silence. Elle n'accorda, ne promit rien. Nul ne sut jamais quel rôle elle joua dans le dénouement de cette passion qu'elle avait éveillée et domptée.

Élie vécut quinze jours du souvenir de cette entrevue fugitive et sans résultat ; il se berçait de décevantes illusions, et rêvait d'un bonheur inconnu, lorsqu'un crime atroce, inattendu, commis aux abords mêmes du village, vint exciter jusqu'à la fureur l'indignation de la paisible et pastorale tribu. Un vieillard indien, désigné par son rang pour traiter spécialement avec l'agence américaine, avait été assassiné dans la case écartée où il tenait un petit négoce. Le meurtrier, un colporteur de Bois-Rouge, avait emporté les marchandises, se glorifiant de son action ; l'on apprit qu'il se vantait insolemment d'avoir réglé le compte d'un filou qui tentait de jouer le gouvernement, et qu'il mettait au défi le soi-disant chef des Minyos, un imposteur fieffé, de lui en demander raison.

À cette nouvelle, un hurlement d'indicible rage monta vers la tente d'Élie, criant vengeance. Hésitant, paralysé par son égoïste entraînement vers madame Doll, il tremblait à la seule pensée d'une collision avec les Américains. Il se serait volontiers retranché dans son attitude de passive abstention, mais il connaissait trop les aveugles représailles des Indiens pour ne pas savoir qu'il leur fallait une victime à tout prix, fût-elle innocente, pourvu qu'elle fût du même rang que celui des leurs dont ils vengeaient la mort. Pour ajourner une catastrophe par laquelle un malheureux quelconque expierait l'attentat du colporteur de Bois-Rouge, Élie se décida à ordonner la poursuite et l'arrestation du meurtrier, espérant secrètement que celui-ci se trouverait déjà à l'abri de toutes les recherches.

Après le départ des guerriers, la journée s'écoula dans une morne attente pour les vieillards et les femmes demeurés au village, dans une sombre angoisse pour Élie enfermé dans sa tente. Vers minuit, une clameur de hurlements rauques et triomphants lui apprit à la fois le retour de l'expédition et la capture du fugitif. Isolé par ses habitudes et l'étiquette de son rang, heureux d'échapper pour le moment du moins aux révélations et aux accusations que le prisonnier ne manquerait pas de lui jeter à la face, il ne se demanda point si quelque méfiance subitement éveillée avait empêché qu'on amenât le captif devant lui. Était-ce uniquement par égard pour le déplaisir que lui avait causé jadis une semblable confrontation, ou attendait-on le lever du soleil pour obtenir de lui le signal du supplice ?

La nuit s'écoulait lentement, plus lourde et plus poignante pour le juge vacillant et faible que pour le condamné qui s'assoupissait au poteau entre deux bordées de blasphèmes. Ce n'était pas l'instinct d'humanité seul qui faisait hésiter Élie devant un arrêt de mort ; c'était sa passion insensée pour la femme de l'agent qui le faisait trembler devant l'effet produit sur leurs relations mutuelles par ces représailles. Il haïssait le meurtrier surtout pour l'inopportunité du crime, mais sa lâcheté se révoltait pourtant à l'envoyer au supplice.

Cette lâcheté même lui inspira tout à coup une résolution. Il se glisserait furtivement auprès du captif, couperait ses liens, et lui indiquant le moyen de regagner l'agence, lui confierait un message pour madame Doll. Il adjurerait la jeune femme, au nom de la vie de son mari, de faire partir celui-ci sur-le-champ et de venir le rejoindre lui, pour une communication importante. Elle comprendrait peut-être ; elle se dirait que pour l'amour d'elle il délivrait le condamné, et si après tout elle ne comprenait rien, ce stratagème sauvait la vie d'un homme, et son apostasie resterait ignorée de la tribu.

L'arbre auquel était lié le condamné se trouvait selon l'usage situé non loin de la case du chef, gardé bien plus par la sainteté du lieu que par le cordon de tentes formant plus loin l'enceinte extérieure. Pour fuir, le captif passerait devant l'habitation royale, d'où il gagnerait la plage. Élie le mettrait sur sa route et laisserait croire à une audacieuse évasion nocturne. À mesure qu'il approchait de l'ombre projetée par le groupe de sapins, il distinguait confusément contre le tronc du plus gros des arbres la silhouette du prisonnier. Celui-ci dormait, car sa tête immobile s'était affaissée sur sa poitrine. Silencieuse et rapide, une forme humaine sortit brusquement de l'ombre et s'avança sur l'arbre. C'était Wachita !

Élie s'arrêta, stupéfait, puis la lumière se fit dans son cerveau. Il se rappela la persistante attention de l'Indienne, ses intuitions subtiles, la mystérieuse divination qu'elle possédait, sa subite disparition. Elle l'avait prévenu – elle venait la première rendre la liberté au condamné, – déjà il voyait luire entre les doigts de l'enfant le couteau destiné à couper les cordes. Courageuse et dévouée créature !

Il fit quelques pas vers elle en retenant son souffle, mais tout à coup il s'arrêta glacé d'horreur. La lame étincelante avait brillé et s'abattait coup sur coup sur la poitrine du malheureux qui, secoué par une violente convulsion, s'abattit sans pousser un cri. La minute d'après, son cadavre pendait inerte et flottant, retenu seulement au tronc par ses liens. Élie se sentit défaillir, il serait tombé lui-même si une brusque réaction ne l'avait mis debout. Un éclair d'intelligence lui avait fait comprendre que l'Indienne venait de résoudre ses perplexités en dénouant le problème devant lequel il restait impuissant. L'acte accompli froidement par elle sauvait son honneur et affermissait son pouvoir. Si, fort de cette conviction, il eût eu le courage de réunir ses guerriers, de leur montrer la victime qu'ils réclamaient, son prestige était assuré ; mais la fatalité en avait décidé autrement.

Au moment où Wachita sereine et impassible passait devant lui, il lui saisit le poignet.

« Pourquoi as-tu fait cela ? demanda-t-il.

— Pour toi.

— Pourquoi ? répéta Élie.

— Parce que tu ne l'aurais pas tué ! Tu aimes sa femme. »

Sa femme ? Élie chancela. Un horrible soupçon le brûla comme un fer rouge. Il repoussa violemment Wachita et courut à l'arbre. Il reconnut le cadavre, c'était celui de l'agent américain ! Les Indiens n'ayant pas réussi à se saisir du meurtrier, s'étaient emparés, comme victime expiatoire, de celui qui satisfaisait plus complètement leur justice vengeresse. Le sacrifice de cette existence apaisait leur courroux et leurs regrets.

*

« Le gouvernement a donc fini par prendre la mouche, s'écria Pierre Juron en reposant son journal sur la table du café battant neuf, de la ville battant neuve de Bois-Rouge. Il s'est décidé enfin à tomber sur ces canailles de Minyos. Je vois qu'on a balayé les deux rives de leur fleuve et qu'on a dirigé un bon nombre de ces gredins sur les cantonnements. Faut croire que les soldats du Fort Cass cesseront de faire du sentiment sur leur compte depuis que ces chiens finis ont assassiné notre agent, et que tout le monde en viendra à dire comme nous, qu'un Indien ne vaut rien tant qu'il n'est pas mort.

— Il paraît, reprit Lâche le chien, que le fameux chef, le dieu dont blaguaient les colporteurs, était le pire de tous, un vrai diable. Il aurait enlevé la veuve de l'agent, si ses guerriers n'avaient pas tué la pauvre femme. Tenez, ça me ferait plaisir de savoir ce que le gaillard est devenu. Il y en a qui disent qu'il est mort, d'autres prétendent que c'était un prédicailleur méthodiste qui se donnait pour un saint et entortillait les vieilles femmes et les jeunes filles de la tribu. Sait-on jamais ?

— Demandez au vieux Chose. Il est de retour depuis quelques jours ; il barbote dans les mauvais coins de rebut pour un dollar par jour. J'ai ouï dire que pendant son absence il avait rôdé dans les parages des Minyos.

— Qui ? lui, Chose ? l'Autre ? Le plus souvent que ce niais poltron se serait fourré là où il y a du danger et des coups de poing ! Autant dire tout de suite qu'il était le Grand Chef des Minyos en personne ! Tenez, le voilà ; questionnez-le. »

Un éclat de rire homérique accueillit cette boutade.

Élie Martin, autrement dit Chose, qui venait d'entrer timidement dans la salle, jeta autour de lui un regard craintif et se mit vaguement à rire aussi.

L'Épave de Bois-Rouge,
est une nouvelle de Bret Harte (1836-1902).

ISBN : 978-2-89668-654-4
© Vertiges éditeur, 2018
– 0655 –